



Traduction du texte de la revue Chuang, et comme l'écrit un camarade du Québec à qui nous empruntons la présentation «Un article aussi long qu'intéressant sur l'histoire des liens entre épidémies et production, sur la réponse actuelle de l'Etat chinois et sur le coronavirus comme symptôme des logiques contemporaines d'accumulation du capital. Faut s'accrocher, ça se lit en plusieurs fois mais ça vaut vraiment le coup.»

“Alors que la crise séculaire du capitalisme prend une forme apparemment non économique, de nouvelles épidémies, famines, inondations et autres catastrophes dites "naturelles" seront utilisées pour justifier l'extension du contrôle de l'État, et la réponse à ces crises sera de plus en plus l'occasion d'exercer des outils nouveaux et non encore testés de contre-insurrection. Une politique communiste cohérente doit appréhender ces deux faits comme un tout.”

Le groupe Chuang 闯 se présente ainsi :

闯 Chuǎng: image d'un cheval franchissant une porte. Signification: se libérer; attaquer, charger; percer, entrer ou sortir de force; agir avec impétuosité. 闯关 (chuǎngguān): instaurer un blocus. 闯座 (chuǎngzuò): assister à un festin sans être invité.

“Au cours des trois dernières décennies, la Chine est passée d'une économie planifiée isolée à celle de centre intégré de la production capitaliste. Des vagues de nouveaux investissements remodelent et approfondissent les contradictions de la Chine, créant des milliardaires comme Ma Yun tandis que les millions de personnes - ceux qui cultivent, cuisinent, nettoient, et assemblent toute l'infrastructure électronique - luttent pour échapper au sort d'un travail exténuant sans fin. Mais alors que le banquet pour les riches de la Chine est de plus en plus somptueux, les pauvres ont commencé à défoncer les portes de la salle de banquet. 闯 est ce mouvement soudain lorsque la porte d'entrée est brisée et que les possibilités d'un nouveau monde déjà émergent”.

Chuǎng est également un blog destiné à ceux qui veulent dépasser les limites de l'abattoir dénommé capitalisme.
Contagion sociale

GUERRE DE CLASSE MICROBIOLOGIQUE EN CHINE

Le four

Wuhan est familièrement connue comme l'un des “quatre fours” de Chine pour son été humide et étouffant, partagé avec Chongqing, Nanjing et alternativement Nanchang ou Changsha, toutes des villes animées avec une longue histoire le long ou à proximité de la vallée du Yangzi. Sur les quatre, Wuhan est cependant aussi parsemée de fours littéraux: l'énorme complexe urbain agit comme une sorte de noyau pour les industries de l'acier, du béton et autres industries liées à la construction en Chine, son paysage est parsemé de hauts-fourneaux à refroidissement lent des dernières fonderies d'acier et de fer appartenant à l'État, maintenant en proie à une surproduction et forcée

à un nouveau cycle controversé de réduction des effectifs, de privatisation et de restructuration générale, qui a lui-même donné lieu à plusieurs grandes grèves et manifestations au cours des cinq dernières années. La ville est essentiellement la capitale de la construction en Chine, ce qui signifie qu'elle a joué un rôle particulièrement important dans la période qui a suivi la crise économique mondiale, puisque ce sont les années où la croissance chinoise a été stimulée par l'acheminement de fonds d'investissement dans des projets d'infrastructure et d'immobilier. Wuhan a non seulement alimenté cette bulle avec son offre excédentaire de matériaux de construction et d'ingénieurs civils, mais elle est aussi devenue, ce faisant, une ville en plein essor immobilier à part entière. Selon nos propres calculs, en 2018-2019, la superficie totale consacrée aux chantiers de construction à Wuhan était équivalente à la taille de l'île de Hong Kong dans son ensemble.

Mais aujourd'hui, ce four, moteur de l'économie chinoise de l'après-crise, semble, à l'instar de ceux que l'on trouve dans ses fonderies de fer et d'acier, se refroidir. Ce processus était déjà bien engagé, mais la métaphore n'est plus seulement économique, puisque la ville autrefois animée a été fermée pendant plus d'un mois, ses rues étant vidées par mandat du gouvernement: "La plus grande contribution que vous puissiez apporter est: ne vous rassemblez pas, ne causez pas le chaos", peut-on lire en gros titre du Guangming Daily, géré par le département de la propagande du Parti communiste chinois. Aujourd'hui, les nouvelles grandes avenues de Wuhan et les étincelants bâtiments de verre et d'acier qui les couronnent sont tous froids et creux, alors que l'hiver s'amenuise avec le Nouvel An lunaire et que la ville stagne sous la contrainte de la vaste quarantaine. S'isoler est un bon conseil pour quiconque se trouve en Chine, où l'épidémie du nouveau coronavirus (récemment rebaptisé "SRAS-CoV-2" et sa maladie "COVID-19") a tué plus de deux mille personnes, soit plus que son prédécesseur, l'épidémie de SRAS de 2003. Le pays tout entier est en quarantaine, comme il l'était pendant le SRAS. Les écoles sont fermées et les gens sont enfermés chez eux dans tout le pays. Presque toute l'activité économique s'est arrêtée pour la fête du Nouvel An lunaire le 25 janvier, mais la pause a été prolongée d'un mois pour freiner la propagation de l'épidémie. Les fours de la Chine semblent avoir cessé de brûler, ou du moins avoir été réduits à des charbons ardents. Mais d'une certaine manière, la ville est devenue un autre type de fourneau, car le coronavirus brûle à travers sa population massive comme une fièvre.xxxx

L'épidémie a été accusée à tort de tout, de la libération conspiratoire et/ou accidentelle d'une souche de virus par l'Institut de virologie de Wuhan – une affirmation douteuse diffusée par les médias sociaux, notamment par les messages paranoïaques de Hong Kong et de Taïwan sur Facebook, mais désormais soutenue par des organes de presse conservateurs et des intérêts militaires en Occident – à la propension des Chinois à consommer des aliments "sales" ou "étranges", puisque l'épidémie de virus est liée à des chauves-souris ou à des serpents vendus dans un "marché humide" semi-illégal spécialisé dans la faune sauvage et d'autres animaux rares (bien que ce ne soit pas la source ultime). Ces deux grands thèmes témoignent du bellicisme et de l'orientalisme évidents qui caractérisent les reportages sur la Chine, et un certain nombre d'articles ont souligné ce fait fondamental. Mais même ces réponses ont tendance à se concentrer uniquement sur les questions de la perception du virus dans la sphère culturelle, passant beaucoup moins de temps à creuser les dynamiques beaucoup plus brutales qui se cachent sous la frénésie médiatique.

Une variante un peu plus complexe comprend au moins les conséquences économiques, même si elle exagère les répercussions politiques potentielles pour l'effet rhétorique. Nous trouvons ici les suspects habituels, qui vont des politiciens classiques qui tuent des dragons à l'étreinte du haut-libéralisme: les agences de presse, de la National Review au New York Times, ont déjà laissé entendre que l'épidémie pourrait entraîner une "crise de légitimité" pour le PCC, bien qu'il y ait à peine un soupçon de soulèvement dans l'air. Mais le noyau de vérité de ces prédictions réside dans leur compréhension des dimensions économiques de la quarantaine – ce qui ne pouvait guère être perdu pour les journalistes ayant des portefeuilles d'actions plus épais que le crâne. Car le fait est que, malgré l'appel du gouvernement à s'isoler, les gens pourraient bientôt être obligés de se "rassembler" pour s'occuper des besoins de la production. Selon les dernières estimations initiales, l'épidémie entraînera déjà un ralentissement du PIB de la Chine à 5 % cette année, en dessous de son taux de croissance déjà faible de 6 % l'an dernier, le plus bas depuis trois décennies. Certains analystes ont déclaré que la croissance du premier trimestre pourrait baisser de 4 % ou moins, et que cela pourrait déclencher une sorte de récession mondiale. Une question auparavant impensable a été posée: qu'advient-il réellement de l'économie mondiale lorsque la fournaise chinoise commencera à refroidir ?

En Chine même, la trajectoire finale de cet événement est difficile à prévoir, mais ce moment a déjà déclenché un processus collectif rare de remise en question et d'apprentissage de la société. L'épidémie a directement infecté près de 80 000 personnes (selon l'estimation la plus prudente), mais elle a provoqué un choc dans la vie quotidienne sous le capitalisme pour 1,4 milliard de personnes, piégées dans un moment d'autoréflexion précaire. Ce moment,

bien que rempli de peur, a amené tout le monde à se poser simultanément des questions profondes: Que va-t-il m'arriver ? Mes enfants, ma famille et mes amis ? Aurons-nous assez de nourriture ? Serai-je payé ? Vais-je payer un loyer ? Qui est responsable de tout cela ? D'une manière étrange, l'expérience subjective ressemble un peu à celle d'une grève de masse – mais qui, dans son caractère non spontané, descendant et, surtout, dans son hyperatomisation involontaire, illustre les énigmes fondamentales de notre propre présent politique étranglé aussi clairement que les véritables grèves de masse du siècle précédent ont élucidé les contradictions de leur époque. La quarantaine est donc comme une grève vidée de ses caractéristiques communes, mais néanmoins capable de provoquer un choc profond à la fois sur le plan psychique et économique. Ce seul fait la rend digne de réflexion.

Bien sûr, la spéculation sur la chute imminente du PCC est une absurdité prévisible, l'un des passe-temps favoris du New Yorker et de The Economist. Pendant ce temps, les protocoles normaux de suppression des médias sont en cours, dans lesquels les articles de presse ouvertement racistes publiés dans les anciens médias sont contrés par un essaim d'articles de réflexion sur le web qui polémiquent contre l'orientalisme et d'autres facettes de l'idéologie. Mais la quasi-totalité de cette discussion reste au niveau de la représentation – ou, au mieux, de la politique d'endiguement et des conséquences économiques de l'épidémie – sans se pencher sur la question de savoir comment ces maladies sont produites en premier lieu, et encore moins distribuées. Cependant, même cela ne suffit pas. Ce n'est pas le moment pour un simple exercice "marxiste Scooby-Doo" consistant à enlever le masque du méchant pour révéler que, oui, en effet, c'est le capitalisme qui a causé le coronavirus depuis le début! Ce ne serait pas plus subtil que les commentateurs étrangers qui cherchent à obtenir un changement de régime. Bien sûr, le capitalisme est coupable – mais comment, exactement, la sphère socio-économique est-elle en interface avec la sphère biologique, et quelles leçons plus profondes peut-on tirer de toute cette expérience ?

En ce sens, l'épidémie offre deux possibilités de réflexion: Premièrement, il s'agit d'une ouverture instructive dans laquelle nous pourrions passer en revue des questions substantielles sur la manière dont la production capitaliste se rapporte au monde non humain à un niveau plus fondamental – comment, en bref, le "monde naturel", y compris ses substrats microbiologiques, ne peut être compris sans référence à la manière dont la société organise la production (parce que les deux ne sont pas, en fait, séparés). En même temps, cela nous rappelle que le seul communisme digne de ce nom est celui qui inclut le potentiel d'un naturalisme pleinement politisé. Deuxièmement, nous pouvons également utiliser ce moment d'isolement pour notre propre réflexion sur l'état actuel de la société chinoise. Certaines choses ne deviennent claires que lorsque tout s'arrête de manière inattendue, et un tel ralentissement ne peut que rendre visibles des tensions jusqu'alors occultées. Nous allons donc explorer ces deux questions ci-dessous, en montrant non seulement comment l'accumulation capitaliste produit de tels fléaux, mais aussi comment le moment de la pandémie est lui-même un exemple contradictoire de crise politique, rendant visibles aux gens les potentiels et les dépendances invisibles du monde qui les entoure, tout en offrant une excuse supplémentaire pour étendre les systèmes de contrôle encore plus loin dans la vie quotidienne.

Sous les quatre fours se trouve donc un four plus fondamental qui sous-tend les centres industriels du monde: la cocotte-minute évolutive de l'agriculture et de l'urbanisation capitalistes. C'est le milieu idéal par lequel des fléaux toujours plus dévastateurs naissent, se transforment, font des bonds zoonotiques, puis sont véhiculés de manière agressive à travers la population humaine.

La production de fléaux

Le virus à l'origine de l'épidémie actuelle (SRAS-CoV-2), comme son prédécesseur de 2003, la grippe aviaire et la grippe porcine avant lui, a germé au carrefour de l'économie et de l'épidémiologie. Ce n'est pas une coïncidence si tant de ces virus ont pris le nom d'animaux: La propagation de nouvelles maladies à la population humaine est presque toujours le produit de ce que l'on appelle le transfert zoonotique, qui est une façon technique de dire que ces infections passent des animaux aux humains. Ce saut d'une espèce à l'autre est conditionné par des éléments tels que la proximité et la régularité des contacts, qui construisent tous l'environnement dans lequel la maladie est forcée d'évoluer. Lorsque cette interface entre l'homme et l'animal change, elle modifie également les conditions dans lesquelles ces maladies évoluent. Sous les quatre fours, se trouve donc un four plus fondamental qui sous-tend les centres industriels du monde: la cocotte-minute évolutive de l'agriculture et de l'urbanisation capitalistes. Il s'agit du milieu idéal par lequel des fléaux toujours plus dévastateurs naissent, se transforment, font des bonds zoonotiques, puis sont véhiculés de manière agressive dans la population humaine. À cela s'ajoutent des processus tout aussi intensifs qui se produisent en marge de l'économie, où des souches "sauvages" sont rencontrées par des personnes poussées à des incursions agro-économiques toujours plus étendues dans les écosystèmes locaux. Le coronavirus le plus récent, dans ses origines "sauvages" et sa propagation soudaine à travers un noyau fortement

industrialisé et urbanisé de l'économie mondiale, représente les deux dimensions de notre nouvelle ère de fléaux politico-économiques.

L'idée de base est ici développée de manière très approfondie par des biologistes de gauche comme Robert G. Wallace, dont le livre *Big Farms Make Big Flu*, publié en 2016, établit de manière exhaustive le lien entre l'agrobusiness capitaliste et l'étiologie des récentes épidémies allant du SRAS à Ebola[i]. Ces épidémies peuvent être regroupées en deux catégories, la première trouvant son origine au cœur de la production agro-économique, et la seconde dans son arrière-pays. En retraçant la propagation du H5N1, également connu sous le nom de grippe aviaire, il résume plusieurs facteurs géographiques clés pour les épidémies qui ont leur origine dans le noyau productif :

Les paysages ruraux de nombreux pays parmi les plus pauvres sont aujourd'hui caractérisés par une agro-industrie non réglementée qui se presse contre les bidonvilles périurbains. La transmission non maîtrisée dans les zones vulnérables augmente la variation génétique avec laquelle le H5N1 peut développer des caractéristiques spécifiques à l'homme. En se propageant sur trois continents, le H5N1, qui évolue rapidement, entre également en contact avec une variété croissante d'environnements socio-écologiques, y compris des combinaisons locales spécifiques de types d'hôtes prévalents, de modes d'élevage de la volaille et de mesures de santé animale[ii].

Cette propagation est, bien sûr, alimentée par les circuits mondiaux des marchandises et les migrations régulières de la main-d'œuvre qui définissent la géographie économique capitaliste. Le résultat est "une sorte de sélection démique en escalade" par laquelle le virus se pose avec un plus grand nombre de voies d'évolution en un temps plus court, permettant aux variantes les plus adaptées de surpasser les autres.

Mais c'est un point facile à faire valoir, et déjà courant dans la presse grand public: le fait que la "mondialisation" permet la propagation plus rapide de telles maladies – avec toutefois un ajout important, à savoir que ce processus de circulation même stimule également la mutation plus rapide du virus. La vraie question, cependant, vient plus tôt: avant que la circulation n'améliore la résilience de ces maladies, la logique de base du capital permet de prendre des souches virales auparavant isolées ou inoffensives et de les placer dans des environnements hyperconcurrentiels qui favorisent les caractéristiques spécifiques à l'origine des épidémies, telles que la rapidité du cycle de vie des virus, la capacité de saut zoonotique entre les espèces porteuses et la capacité à faire évoluer rapidement de nouveaux vecteurs de transmission. Ces souches tendent à se distinguer précisément par leur virulence. En termes absolus, il semble que le développement de souches plus virulentes aurait l'effet inverse, puisque le fait de tuer l'hôte plus tôt donne moins de temps au virus pour se propager. Le rhume est un bon exemple de ce principe, en maintenant généralement des niveaux d'intensité faibles qui facilitent sa diffusion dans la population. Mais dans certains environnements, la logique inverse est beaucoup plus logique: lorsqu'un virus a de nombreux hôtes de la même espèce à proximité, et surtout lorsque ces hôtes peuvent déjà avoir des cycles de vie raccourcis, l'augmentation de la virulence devient un avantage pour l'évolution.

Là encore, l'exemple de la grippe aviaire est un exemple frappant. Wallace souligne que des études ont montré "l'absence de souches endémiques hautement pathogènes [de la grippe] dans les populations d'oiseaux sauvages, le réservoir ultime de presque tous les sous-types de grippe"[iii], alors que les populations domestiques rassemblées dans les fermes industrielles semblent avoir un lien évident avec ces épidémies, pour des raisons évidentes :

La culture de monocultures génétiques d'animaux domestiques supprime les pare-feux immunitaires qui pourraient être disponibles pour ralentir la transmission. Des populations plus nombreuses et plus denses facilitent des taux de transmission plus élevés. Ces conditions de promiscuité diminuent la réponse immunitaire. Le haut débit, qui fait partie de toute production industrielle, fournit un approvisionnement continuellement renouvelé de sujets sensibles, le carburant de l'évolution de la virulence[iv].

Et, bien sûr, chacune de ces caractéristiques est un prolongement de la logique de la concurrence industrielle. En particulier, le rythme rapide du "débit" dans de tels contextes a une dimension éminemment biologique: "Dès que les animaux industriels atteignent le bon volume, ils sont tués. Les infections grippales résidentes doivent atteindre rapidement leur seuil de transmission chez un animal donné [...] Plus les virus sont produits rapidement, plus les dommages causés à l'animal sont importants"[v]. Ironiquement, la tentative de réprimer de tels foyers par des abattages massifs – comme dans les récents cas de peste porcine africaine qui ont entraîné la perte de près d'un quart de l'approvisionnement mondial en viande de porc – peut avoir pour effet involontaire d'augmenter encore plus cette pression de sélection, induisant ainsi l'évolution de souches hyper-virulentes. Bien que de telles épidémies se soient historiquement produites chez des espèces domestiquées, souvent à la suite de périodes de

guerre ou de catastrophes environnementales qui ont accru la pression sur les populations de bétail, l'augmentation de l'intensité et de la virulence de ces maladies a indéniablement suivi la propagation de la production capitaliste.

Histoire et étiologie

Les fléaux sont en grande partie l'ombre de l'industrialisation capitaliste, tout en agissant comme son signe avant-coureur. Les cas évidents de variole et d'autres pandémies introduites en Amérique du Nord sont trop simples pour servir d'exemple, car leur intensité a été renforcée par la séparation à long terme des populations par la géographie physique – et ces maladies avaient, quoi qu'il en soit, déjà acquis leur virulence grâce aux réseaux mercantiles pré-capitalistes et à l'urbanisation précoce en Asie et en Europe. Si nous nous tournons plutôt vers l'Angleterre, où le capitalisme est d'abord apparu dans les campagnes par le défrichement massif des paysans pour être remplacé par des monocultures de bétail, nous voyons les premiers exemples de ces fléaux distinctement capitalistes. Trois pandémies différentes se sont produites dans l'Angleterre du XVIIIe siècle, de 1709 à 1720, de 1742 à 1760 et de 1768 à 1786. L'origine de chacune d'entre elles était du bétail importé d'Europe, infecté par les pandémies pré-capitalistes normales qui suivaient les combats. Mais en Angleterre, le bétail avait commencé à se concentrer de façon nouvelle, et l'introduction du bétail infecté allait donc déchirer la population de façon beaucoup plus agressive qu'en Europe. Ce n'est donc pas un hasard si les foyers étaient centrés sur les grandes laiteries de Londres, qui constituaient un environnement idéal pour l'intensification du virus.

En fin de compte, les foyers ont été contenus grâce à un abattage sélectif précoce à petite échelle, combiné à l'application de pratiques médicales et scientifiques modernes – essentiellement similaires à la manière dont ces épidémies sont jugulées aujourd'hui. C'est le premier exemple de ce qui deviendrait un modèle clair, imitant celui de la crise économique elle-même: des effondrements de plus en plus intenses qui semblent placer tout le système sur un précipice, mais qui sont finalement surmontés grâce à une combinaison de sacrifices massifs qui libèrent le marché/population et une intensification des progrès technologiques – dans ce cas, les pratiques médicales modernes plus les nouveaux vaccins, qui arrivent souvent trop peu et trop tard, mais qui contribuent néanmoins à éponger les dégâts causés par la dévastation.

Mais cet exemple de la patrie du capitalisme doit aussi être associé à une explication des effets que les pratiques agricoles capitalistes ont eus sur sa périphérie. Si les pandémies de bétail de l'Angleterre capitaliste des débuts ont été contenues, les résultats ailleurs ont été bien plus dévastateurs. L'exemple ayant eu le plus grand impact historique est probablement celui de l'épidémie de peste bovine en Afrique qui a eu lieu dans les années 1890. La date en elle-même n'est pas une coïncidence: la peste bovine avait frappé l'Europe avec une intensité qui suivait de près la croissance de l'agriculture à grande échelle, qui n'a été freinée que par les progrès de la science moderne. Mais la fin du XIXe siècle a vu l'apogée de l'impérialisme européen, incarné par la colonisation de l'Afrique. La peste bovine a été introduite d'Europe en Afrique de l'Est avec les Italiens, qui cherchaient à rattraper les autres puissances impériales en colonisant la Corne de l'Afrique par une série de campagnes militaires. Ces campagnes se sont pour la plupart soldées par un échec, mais la maladie s'est ensuite propagée dans la population bovine indigène et a fini par se frayer un chemin jusqu'en Afrique du Sud, où elle a dévasté l'économie agricole capitaliste de la colonie, tuant même le troupeau sur le domaine de l'infâme suprématiste blanc autoproclamé Cecil Rhodes. L'effet historique le plus important a été indéniable: en tuant jusqu'à 80 à 90 % de tout le bétail, la peste a provoqué une famine sans précédent dans les sociétés essentiellement pastorales de l'Afrique subsaharienne. Ce dépeuplement a ensuite été suivi par la colonisation envahissante de la savane par les épineux, qui a créé un habitat pour la mouche tsé-tsé, qui est à la fois porteuse de la maladie du sommeil et empêche le pâturage du bétail. Cela a permis de limiter le repeuplement de la région après la famine et de poursuivre l'expansion des puissances coloniales européennes sur le continent.

Outre le fait qu'elles ont périodiquement provoqué des crises agricoles et produit les conditions apocalyptiques qui ont aidé le capitalisme à s'étendre au-delà de ses premières frontières, ces fléaux ont également hanté le prolétariat dans le noyau industriel lui-même. Avant de revenir sur les nombreux exemples plus récents, il convient de noter une fois encore que l'épidémie de coronavirus n'a rien de spécifiquement chinois. Les raisons pour lesquelles tant d'épidémies semblent survenir en Chine ne sont pas d'ordre culturel, c'est une question de géographie économique. Cela est parfaitement clair si l'on compare la Chine aux États-Unis ou à l'Europe lorsque ces derniers étaient des plaques tournantes de la production mondiale et de l'emploi industriel de masse[vi]. Et le résultat est essentiellement identique, avec toutes les mêmes caractéristiques. Les décès de bétail dans les campagnes ont été compensés en ville par de mauvaises pratiques sanitaires et une contamination généralisée. C'est ce qui a été au centre des premiers efforts progressistes des libéraux pour réformer les zones ouvrières, comme en témoigne la réception du roman d'Upton Sinclair, *The Jungle*, écrit à l'origine pour documenter la

souffrance des travailleurs immigrés dans l'industrie de la viande, mais repris par des libéraux plus riches préoccupés par les violations de la santé et les conditions généralement insalubres dans lesquelles leur propre nourriture était préparée.

Cette indignation libérale face à la “malpropreté”, avec tout le racisme qu'elle implique, définit encore ce que nous pourrions considérer comme l'idéologie automatique de la plupart des gens lorsqu'ils sont confrontés aux dimensions politiques de quelque chose comme les épidémies de coronavirus ou de SRAS. Mais les travailleurs ont peu de contrôle sur les conditions dans lesquelles ils travaillent. Plus important encore, s'il est vrai que des conditions insalubres s'échappent de l'usine par la contamination des denrées alimentaires, cette contamination n'est en réalité que la partie émergée de l'iceberg. De telles conditions sont la norme ambiante pour ceux qui y travaillent ou qui vivent dans les colonies prolétariennes voisines, et ces conditions induisent un déclin de la santé au niveau de la population qui offre des conditions encore meilleures pour la propagation des nombreux fléaux du capitalisme. Prenez, par exemple, le cas de la grippe espagnole, l'une des épidémies les plus meurtrières de l'histoire. Il s'agit de l'une des premières épidémies de grippe H1N1 (liée à des épidémies plus récentes de grippe porcine et aviaire), et on a longtemps supposé qu'elle était en quelque sorte qualitativement différente des autres variantes de la grippe, étant donné son nombre élevé de décès. Bien que cela semble être vrai en partie (en raison de la capacité de la grippe à provoquer une réaction excessive du système immunitaire), des analyses ultérieures de la littérature et des recherches épidémiologiques historiques ont montré qu'elle n'était peut-être pas beaucoup plus virulente que d'autres souches. Au contraire, son taux de mortalité élevé était probablement dû principalement à la malnutrition généralisée, à la surpopulation urbaine et aux conditions de vie généralement insalubres dans les zones touchées, ce qui a encouragé non seulement la propagation de la grippe elle-même, mais aussi la culture de surinfections bactériennes en plus de la surinfection virale sous-jacente[vii].

En d'autres termes, le bilan de la grippe espagnole, bien que dépeint comme une aberration imprévisible dans le caractère du virus, a été renforcé de manière équivalente par les conditions sociales. Pendant ce temps, la propagation rapide de la grippe a été rendue possible par le commerce mondial et la guerre mondiale, à l'époque centrée sur les impérialismes en rapide évolution qui ont survécu à la première guerre mondiale. Et nous retrouvons une fois de plus une histoire désormais familière sur la façon dont une telle souche mortelle de grippe a été produite en premier lieu: bien que l'origine exacte soit encore quelque peu obscure, on suppose maintenant qu'elle provient de porcs ou de volailles domestiqués, probablement du Kansas. L'époque et le lieu sont remarquables, car les années qui ont suivi la guerre ont été une sorte de point d'inflexion pour l'agriculture américaine, qui a vu l'application généralisée de méthodes de production de plus en plus mécanisées et de type industriel. Ces tendances n'ont fait que s'accroître dans les années 1920, et l'application massive de technologies comme la moissonneuse-batteuse a entraîné à la fois une monopolisation progressive et un désastre écologique, dont la combinaison a abouti à la crise du Dust Bowl et à la migration massive qui a suivi. La concentration intensive de bétail qui marquera plus tard les fermes industrielles n'était pas encore apparue, mais les formes plus basiques de concentration et de production intensive qui avaient déjà créé des épidémies de bétail dans toute l'Europe étaient désormais la norme. Si les épidémies de bétail anglaises du XVIIIe siècle ont été le premier cas de peste bovine nettement capitaliste, et l'épidémie de peste bovine de l'Afrique des années 1890 le plus important des holocaustes épidémiologiques de l'impérialisme, la grippe espagnole peut alors être considérée comme le premier des fléaux du capitalisme sur le prolétariat.

L'âge d'or

Les parallèles avec le cas chinois actuel sont évidents. COVID-19 ne peut être compris sans tenir compte de la manière dont les dernières décennies de développement de la Chine dans et à travers le système capitaliste mondial ont façonné le système de santé du pays et l'état de la santé publique en général. L'épidémie, aussi nouvelle soit-elle, est donc similaire à d'autres crises de santé publique qui l'ont précédée et qui ont tendance à se produire avec presque la même régularité que les crises économiques, et à être considérées de la même manière au sein de la presse populaire – comme s'il s'agissait d'événements aléatoires, de “cygne noir”, totalement imprévisibles et sans précédent. La réalité, cependant, est que ces crises sanitaires suivent leurs propres schémas de récurrence chaotiques et cycliques, rendus plus probables par une série de contradictions structurelles intégrées dans la nature de la production et de la vie prolétarienne sous le capitalisme. Comme dans le cas de la grippe espagnole, le coronavirus a pu s'installer et se propager rapidement grâce à une dégradation générale des soins de santé de base dans l'ensemble de la population. Mais précisément parce que cette dégradation a eu lieu au milieu d'une croissance économique spectaculaire, elle a été occultée derrière la splendeur des villes étincelantes et des usines massives. La réalité, cependant, est que les dépenses consacrées aux biens publics comme les soins de santé et

l'éducation en Chine restent extrêmement faibles, alors que la plupart des dépenses publiques ont été consacrées aux infrastructures en briques et en mortier – ponts, routes et électricité bon marché pour la production.

Pendant ce temps, la qualité des produits du marché intérieur est souvent dangereusement médiocre. Pendant des décennies, l'industrie chinoise a produit des exportations de haute qualité et de grande valeur, fabriquées selon les normes les plus élevées pour le marché mondial, comme les iPhones et les puces d'ordinateur. Mais les biens laissés à la consommation sur le marché intérieur ont des normes abyssales, ce qui provoque régulièrement des scandales et une profonde méfiance de la part du public. Ces nombreux cas font indéniablement écho à La Jungle de Sinclair et à d'autres contes de l'Amérique de l'âge d'or. Le plus grand cas de mémoire récente, le scandale du lait à la mélamine de 2008, a fait une douzaine de morts et des dizaines de milliers d'hospitalisations (même si des centaines de milliers de personnes ont été touchées). Depuis lors, plusieurs scandales ont régulièrement secoué le public: en 2011, lorsque l'on a découvert que des "huiles de gouttière" recyclées à partir de pièges à graisse étaient utilisées dans des restaurants à travers le pays, ou en 2018, lorsque des vaccins défectueux ont tué plusieurs enfants, puis un an plus tard, lorsque des dizaines de personnes ont été hospitalisées après avoir reçu de faux vaccins contre le VPH. Les histoires plus douces sont encore plus nombreuses et constituent une toile de fond familière pour quiconque vit en Chine: mélange de soupe instantanée en poudre coupé avec du savon pour réduire les coûts, entrepreneurs qui vendent des porcs morts de causes mystérieuses aux villages voisins, commérages détaillés sur les magasins de rue les plus susceptibles de vous rendre malade.

Avant l'intégration du pays au système capitaliste mondial, des services comme les soins de santé en Chine étaient autrefois fournis (principalement dans les villes) dans le cadre du système danwei de prestations aux entreprises ou (principalement mais pas exclusivement dans les campagnes) par des cliniques locales de soins de santé dotées d'un personnel abondant de "médecins aux pieds nus", le tout fourni gratuitement. Les succès des soins de santé de l'ère socialiste, tout comme ceux de l'éducation de base et de l'alphabétisation, ont été suffisamment importants pour que même les critiques les plus sévères du pays aient dû les reconnaître. La fièvre de l'escargot, qui a frappé le pays pendant des siècles, a été essentiellement éradiquée dans une grande partie de son noyau historique, pour revenir en force une fois que le système de santé socialiste a commencé à être démantelé. La mortalité infantile a chuté et, malgré la famine qui a accompagné le Grand Bond en avant, l'espérance de vie est passée de 45 à 68 ans entre 1950 et le début des années 1980. Les vaccinations et les pratiques sanitaires générales se sont généralisées, et les informations de base sur la nutrition et la santé publique, ainsi que l'accès aux médicaments rudimentaires, étaient gratuits et accessibles à tous. Pendant ce temps, le système des médecins aux pieds nus a permis de diffuser des connaissances médicales fondamentales, bien que limitées, à une grande partie de la population, contribuant ainsi à la mise en place d'un système de santé solide, partant de la base, dans des conditions de grande pauvreté matérielle. Il convient de rappeler que tout cela s'est produit à une époque où la Chine était plus pauvre, par habitant, que la moyenne des pays d'Afrique subsaharienne d'aujourd'hui.

Depuis lors, la combinaison de la négligence et de la privatisation a considérablement dégradé ce système, au moment même où l'urbanisation rapide et la production industrielle non réglementée de biens ménagers et de denrées alimentaires ont rendu d'autant plus nécessaire la généralisation des soins de santé, sans parler des réglementations en matière d'alimentation, de médicaments et de sécurité. Aujourd'hui, les dépenses publiques de la Chine en matière de santé s'élèvent à 323 dollars par habitant, selon les chiffres de l'Organisation mondiale de la santé. Ce chiffre est faible, même parmi les autres pays à "revenu moyen supérieur", et il représente environ la moitié des dépenses du Brésil, du Belarus et de la Bulgarie. La réglementation est minimale, voire inexistante, ce qui a donné lieu à de nombreux scandales du type de ceux mentionnés ci-dessus. En attendant, les effets de tout cela sont ressentis le plus fortement par les centaines de millions de travailleurs migrants, pour lesquels tout droit aux soins de santé de base s'évapore complètement lorsqu'ils quittent leur ville natale rurale (où, dans le cadre du système hukou, ils sont des résidents permanents indépendamment de leur localisation réelle, ce qui signifie que les ressources publiques restantes ne sont pas accessibles ailleurs).

En apparence, les soins de santé publics étaient censés être remplacés à la fin des années 1990 par un système plus privatisé (bien que géré par l'État) dans lequel une combinaison de contributions des employeurs et des employés permettrait de fournir des soins médicaux, des pensions et une assurance logement. Mais ce régime d'assurance sociale a souffert d'un sous-paiement systématique, à tel point que les cotisations supposées "obligatoires" de la part des employeurs sont souvent tout simplement ignorées, laissant l'écrasante majorité des travailleurs payer de leur poche. Selon les dernières estimations nationales disponibles, seuls 22 % des travailleurs migrants avaient une assurance médicale de base. L'absence de cotisations au système d'assurance sociale n'est cependant pas simplement un acte malveillant de la part de patrons individuellement corrompus, mais s'explique plutôt en grande partie par le fait que les faibles marges bénéficiaires ne laissent aucune place aux prestations sociales. Dans nos

propres calculs, nous avons constaté que cracher des cotisations d'assurance sociale impayées dans un centre industriel comme Dongguan réduirait de moitié les bénéfices industriels et pousserait de nombreuses entreprises à la faillite. Pour combler ces lacunes massives, la Chine a mis en place un régime complémentaire de soins médicaux pour les retraités et les travailleurs indépendants, qui ne verse que quelques centaines de yuans par personne et par an en moyenne.

Ce système médical assiégé produit ses propres tensions sociales terrifiantes. Plusieurs membres du personnel médical sont tués chaque année et des dizaines sont blessés lors d'attaques de patients en colère ou, plus souvent, de membres de la famille de patients qui meurent sous leurs soins. L'attaque la plus récente a eu lieu la veille de Noël, lorsqu'un médecin de Pékin a été poignardé par le fils d'un patient qui pensait que sa mère était morte à cause de mauvais soins à l'hôpital. Une enquête menée auprès des médecins a révélé que 85 % d'entre eux avaient été victimes de violences au travail, et une autre, réalisée à partir de 2015, a indiqué que 13 % des médecins en Chine avaient été agressés physiquement l'année précédente. Les médecins chinois voient quatre fois plus de patients par an que les médecins américains, tout en étant payés moins de 15 000 dollars par an, ce qui est inférieur au revenu par habitant (16 760 dollars). Aux États-Unis, le salaire moyen d'un médecin (environ 300 000 dollars) est presque cinq fois plus élevé que le revenu par habitant (60 200 dollars). Avant sa fermeture en 2016 et l'arrestation de ses créateurs, le projet de blogs de Lu Yuyu et Li Tingyu, aujourd'hui disparu, a enregistré au moins quelques grèves et protestations de travailleurs médicaux chaque mois[viii]. En 2015, dernière année complète de leurs données méticuleusement collectées, il y a eu 43 événements de ce type. Ils ont également enregistré des dizaines d'"incidents de traitement médical [protestations]" chaque mois, menés par des membres de la famille des patients, dont 368 en 2015.

Dans de telles conditions de désinvestissement public massif du système de santé, il n'est pas surprenant que COVID-19 se soit imposé si facilement. Si l'on ajoute à cela le fait que de nouvelles maladies transmissibles apparaissent en Chine au rythme d'une tous les un à deux ans, les conditions semblent réunies pour que de telles épidémies se poursuivent. Comme dans le cas de la grippe espagnole, les conditions de santé publique généralement mauvaises au sein de la population prolétarienne ont permis au virus de prendre pied et, à partir de là, de se propager rapidement. Mais, encore une fois, ce n'est pas seulement une question de distribution. Nous devons également comprendre comment le virus lui-même a été produit.

Il n'y a pas de région sauvage

Dans le cas de l'épidémie la plus récente, l'histoire est moins simple que celle des cas de grippe porcine ou aviaire, qui sont si clairement associés au cœur du système agro-industriel. D'une part, les origines exactes du virus ne sont pas encore tout à fait claires. Il est possible qu'il provienne de porcs, qui sont l'un des nombreux animaux domestiques et sauvages faisant l'objet d'un trafic sur le marché de Wuhan qui semble être l'épicentre de l'épidémie, auquel cas la cause pourrait être plus proche des cas ci-dessus qu'il n'y paraîtrait autrement. La plus grande probabilité, cependant, semble indiquer que le virus provient de chauves-souris ou peut-être de serpents, qui sont tous deux habituellement récoltés dans la nature. Même dans ce cas, il existe cependant une relation, car la diminution de la disponibilité et de la sécurité de la viande de porc due à l'épidémie de peste porcine africaine a fait que la demande accrue de viande a souvent été satisfaite par ces marchés humides vendant de la viande de gibier "sauvage". Mais sans le lien direct avec l'élevage industriel, peut-on vraiment dire que ces mêmes processus économiques sont complices de cette épidémie particulière ?

La réponse est oui, mais d'une manière différente. Là encore, Wallace indique non pas une mais deux voies principales par lesquelles le capitalisme contribue à la gestation et au déclenchement d'épidémies toujours plus meurtrières: La première, décrite ci-dessus, est le cas directement industriel, dans lequel les virus sont engendrés dans des environnements industriels qui ont été entièrement subsumés dans la logique capitaliste. Mais le second cas est le cas indirect, qui se produit via l'expansion et l'extraction capitalistes dans l'arrière-pays, où des virus jusqu'alors inconnus sont essentiellement récoltés dans des populations sauvages et distribués le long des circuits du capital mondial. Les deux ne sont pas entièrement séparés, bien sûr, mais il semble que ce soit le deuxième cas qui décrit le mieux l'émergence de l'épidémie actuelle[ix]. Dans ce cas, la demande accrue de cadavres d'animaux sauvages pour la consommation, l'usage médical ou (comme dans le cas des chameaux et des MERS) une variété de fonctions culturellement significatives construit de nouvelles chaînes mondiales de marchandises dans les biens "sauvages". Dans d'autres cas, des chaînes de valeur agro-écologiques préexistantes s'étendent simplement dans des sphères auparavant "sauvages", modifiant les écologies locales et l'interface entre l'humain et le non-humain.

Wallace est lui-même clair à ce sujet, expliquant plusieurs dynamiques qui créent des maladies plus graves malgré les virus eux-mêmes déjà existants dans les environnements “naturels”. L’expansion de la production industrielle elle-même “peut pousser des aliments sauvages de plus en plus capitalisés plus profondément dans le dernier des paysages primaires, draguant une plus grande variété d’agents pathogènes potentiellement proto-pandémiques”. En d’autres termes, à mesure que l’accumulation de capital englobe de nouveaux territoires, les animaux seront poussés dans des zones moins accessibles où ils entreront en contact avec des souches de maladies auparavant isolées, alors que ces animaux eux-mêmes deviennent des cibles de la marchandisation car “même les espèces de subsistance les plus sauvages sont intégrées dans les chaînes de valeur agricoles”. De même, cette expansion pousse les humains à se rapprocher de ces animaux et de ces environnements, ce qui “peut accroître l’interface (et les retombées) entre les populations sauvages non humaines et la ruralité nouvellement urbanisée”. Cela donne au virus plus de possibilités et de ressources pour muter de manière à lui permettre d’infecter les humains, ce qui augmente la probabilité de propagation biologique. La géographie de l’industrie elle-même n’est jamais aussi proprement urbaine ou rurale de toute façon, tout comme l’agriculture industrielle monopolisée fait appel à la fois aux grandes et aux petites exploitations: “Dans une petite exploitation d’un entrepreneur [de ferme-usine] en bordure de forêt, un animal destiné à l’alimentation peut attraper un agent pathogène avant d’être renvoyé vers une usine de transformation située sur la périphérie d’une grande ville”.

Le fait est que la sphère “naturelle” est déjà subsumée dans un système capitaliste entièrement mondial qui a réussi à changer les conditions climatiques de base et à dévaster tant d’écosystèmes pré-capitalistes[x] que les autres ne fonctionnent plus comme ils auraient pu le faire dans le passé. C’est là un autre facteur de causalité, puisque, selon Wallace, tous ces processus de dévastation écologique réduisent “le type de complexité environnementale avec laquelle la forêt perturbe les chaînes de transmission”. En réalité, il est donc erroné de considérer ces régions comme la “périphérie” naturelle d’un système capitaliste. Le capitalisme est déjà mondial, et déjà en train de se totaliser. Il n’a plus de frontière ni d’arête avec une sphère naturelle non capitaliste qui le dépasse, et il n’y a donc pas de grande chaîne de développement dans laquelle les pays “arriérés” suivent ceux qui les précèdent dans leur ascension dans la chaîne de valeur, ni de véritable nature sauvage capable d’être préservée dans une sorte de condition pure et intacte. Au lieu de cela, le capital n’a qu’un arrière-pays subordonné, lui-même entièrement subsumé dans les chaînes de valeur mondiales. Les systèmes sociaux qui en résultent – y compris tout ce qui va du prétendu “tribalisme” au renouveau des religions fondamentalistes anti-modernes – sont des produits entièrement contemporains et sont presque toujours de facto branchés sur les marchés mondiaux, souvent de manière assez directe. Il en va de même pour les systèmes biologiques et écologiques qui en résultent, puisque les zones “sauvages” sont en fait immanentes à cette économie mondiale, à la fois dans le sens abstrait de la dépendance vis-à-vis du climat et des écosystèmes qui y sont liés et dans le sens direct de l’insertion dans ces mêmes chaînes de valeur mondiales.

Ce fait crée les conditions nécessaires à la transformation de souches virales “sauvages” en pandémies mondiales. Mais COVID-19 n’est pas le pire de tous. Une illustration idéale du principe de base – et du danger mondial – se trouve plutôt dans Ebola. Le virus Ebola[xi] est un cas clair de réservoir viral existant qui se répand dans la population humaine. Les preuves actuelles suggèrent que ses hôtes d’origine sont plusieurs espèces de chauves-souris originaires d’Afrique de l’Ouest et du Centre, qui agissent comme porteurs mais ne sont pas eux-mêmes affectés par le virus. Il n’en va pas de même pour les autres mammifères sauvages, tels que les primates et les céphalophes, qui contractent périodiquement le virus et souffrent de flambées rapides et mortelles. Le virus Ebola a un cycle de vie particulièrement agressif au-delà des espèces qui le constituent comme réservoir. Par contact avec n’importe lequel de ces hôtes sauvages, l’homme peut également être infecté, avec des résultats dévastateurs. Plusieurs grandes épidémies se sont produites, et le taux de mortalité pour la majorité d’entre elles a été extrêmement élevé, presque toujours supérieur à 50 %. La plus grande épidémie enregistrée, qui s’est poursuivie sporadiquement de 2013 à 2016 dans plusieurs pays d’Afrique de l’Ouest, a fait 11 000 morts. Le taux de mortalité des patients hospitalisés lors de cette épidémie était de l’ordre de 57 à 59 %, et beaucoup plus élevé pour ceux qui n’avaient pas accès aux hôpitaux. Ces dernières années, plusieurs vaccins ont été mis au point par des entreprises privées, mais la lenteur des mécanismes d’approbation et les droits de propriété intellectuelle stricts se sont combinés à l’absence généralisée d’infrastructures sanitaires pour produire une situation dans laquelle les vaccins n’ont pas fait grand-chose pour arrêter la dernière épidémie, centrée sur la République démocratique du Congo (RDC) et qui est maintenant la plus durable.

La maladie est souvent présentée comme s’il s’agissait d’une catastrophe naturelle, au mieux aléatoire, au pire imputable aux pratiques culturelles “impures” des populations pauvres vivant dans les forêts. Mais le calendrier de ces deux grandes épidémies (2013-2016 en Afrique de l’Ouest et 2018, comme c’est le cas en RDC) n’est pas

une coïncidence. Elles se sont toutes deux produites précisément au moment où l'expansion des industries primaires a déplacé davantage les populations forestières et perturbé les écosystèmes locaux. En fait, cela semble être vrai pour plus que les cas les plus récents, puisque, comme l'explique Wallace, "chaque épidémie d'Ebola semble liée à des changements d'utilisation des terres dus au capital, y compris depuis la première épidémie à Nzara, au Soudan, en 1976, où une usine financée par le Royaume-Uni a filé et tissé du coton local". De même, les épidémies de 2013 en Guinée se sont produites juste après qu'un nouveau gouvernement ait commencé à ouvrir le pays aux marchés mondiaux et à vendre de grandes étendues de terre à des conglomérats internationaux de l'agroalimentaire. L'industrie de l'huile de palme, connue pour son rôle dans la déforestation et la destruction écologique à l'échelle mondiale, semble avoir été particulièrement coupable, car ses monocultures dévastent à la fois les robustes redondances écologiques qui contribuent à interrompre les chaînes de transmission et attirent littéralement les espèces de chauves-souris qui servent de réservoir naturel pour le virus[xii].

Parallèlement, la vente de grandes étendues de terre à des entreprises agroforestières commerciales entraîne à la fois la dépossession des habitants de la forêt et la perturbation de leurs formes locales de production et de récolte qui dépendent de l'écosystème. Cela ne laisse souvent d'autre choix aux pauvres des zones rurales que de s'enfoncer davantage dans la forêt, alors même que leur relation traditionnelle avec cet écosystème a été perturbée. Il en résulte que la survie dépend de plus en plus de la chasse au gibier sauvage ou de la récolte de la flore locale et du bois pour la vente sur les marchés mondiaux. Ces populations deviennent alors les doublures de la colère des organisations écologistes mondiales, qui les décrivent comme des "braconniers" et des "bûcherons illégaux" responsables de la déforestation et de la destruction écologique qui les ont poussés à faire ce commerce. Souvent, le processus prend ensuite une tournure beaucoup plus sombre, comme au Guatemala, où les paramilitaires anticommunistes issus de la guerre civile du pays ont été transformés en forces de sécurité "vertes", chargées de "protéger" la forêt de l'exploitation forestière illégale, de la chasse et du narcotrafic qui étaient les seuls métiers disponibles pour ses habitants indigènes – qui avaient été poussés à de telles activités précisément à cause de la violente répression qu'ils avaient subie de la part de ces mêmes paramilitaires pendant la guerre. Ce modèle a depuis été reproduit dans le monde entier, encouragé par les médias sociaux des pays à hauts revenus qui célèbrent l'exécution (souvent littéralement prise en photo) de "braconniers" par des forces de sécurité soi-disant "vertes"[xiv].

Le confinement en tant qu'exercice d'habileté politique

COVID-19 a attiré l'attention du monde entier avec une force sans précédent. Le virus Ebola, la grippe aviaire et le SRAS, bien sûr, ont tous eu leur lot de frénésie médiatique. Mais cette nouvelle épidémie a généré un autre type de résistance. Cela est presque certainement dû en partie à l'ampleur spectaculaire de la réponse du gouvernement chinois, qui a donné lieu à des images tout aussi spectaculaires de mégapoles vidées qui contrastent fortement avec l'image médiatique normale de la Chine comme étant surpeuplée et surpolluée. Cette réaction a également été une source fructueuse pour les spéculations habituelles sur l'effondrement politique ou économique imminent du pays, rendues encore plus fortes par les tensions persistantes de la guerre commerciale naissante avec les États-Unis. Cette situation, combinée à la propagation rapide du virus, lui confère le caractère d'une menace mondiale immédiate, malgré son faible taux de mortalité[xv].

À un niveau plus profond, cependant, ce qui semble le plus fascinant dans la réponse de l'État est la façon dont elle a été présentée, par l'intermédiaire des médias, comme une sorte de répétition générale mélodramatique pour la mobilisation complète de la contre-insurrection intérieure. Cela nous donne un aperçu réel de la capacité répressive de l'État chinois, mais cela souligne également l'incapacité profonde de cet État, révélée par sa nécessité de s'appuyer si fortement sur une combinaison de mesures de propagande totale déployées à travers toutes les facettes des médias et de mobilisations de bonne volonté de la population locale qui, autrement, n'aurait aucune obligation matérielle de se conformer. La propagande chinoise et occidentale a mis l'accent sur la capacité répressive réelle de la quarantaine, la première la décrivant comme un cas d'intervention gouvernementale efficace dans une situation d'urgence et la seconde comme un autre cas de dépassement totalitaire de la part de l'État chinois dystopique. La vérité tacite, cependant, est que l'agressivité même de la répression signifie une incapacité plus profonde de l'État chinois, qui est lui-même encore en pleine construction.

Cela nous donne une idée de la nature de l'État chinois, en nous montrant comment il développe des techniques nouvelles et innovantes de contrôle social et de réponse aux crises, qui peuvent être déployées même dans des conditions où l'appareil d'État de base est rare ou inexistant. De telles conditions, en revanche, offrent une image encore plus intéressante (bien que plus spéculative) de la manière dont la classe dirigeante d'un pays donné pourrait réagir lorsque des crises généralisées et une insurrection active provoquent des pannes similaires dans les États les

plus solides. L'épidémie virale a été en tout point favorisée par les mauvaises relations entre les différents niveaux de gouvernement: la répression des médecins "démocrates" par les fonctionnaires locaux va à l'encontre des intérêts du gouvernement central, les mécanismes inefficaces de signalement dans les hôpitaux et la fourniture extrêmement médiocre de soins de santé de base n'en sont que quelques exemples. Entre-temps, les différents gouvernements locaux sont revenus à la normale à des rythmes différents, presque totalement hors du contrôle de l'État central (sauf dans le Hubei, l'épicentre). Au moment où nous écrivons ces lignes, il semble presque entièrement aléatoire de savoir quels ports sont opérationnels et quelles localités ont relancé la production. Mais cette quarantaine de bricolage a fait que les réseaux logistiques de ville à ville sur de longues distances restent perturbés, puisque tout gouvernement local semble capable d'empêcher simplement les trains ou les camions de marchandises de passer ses frontières. Et cette incapacité de base du gouvernement chinois l'a obligé à traiter le virus comme s'il s'agissait d'une insurrection, jouant la guerre civile contre un ennemi invisible.

L'appareil d'État national a réellement commencé à fonctionner le 22 janvier, lorsque les autorités ont renforcé les mesures d'intervention d'urgence dans toute la province de Hubei, et ont déclaré au public qu'elles avaient l'autorité légale de mettre en place des installations de quarantaine, ainsi que de "collecter" tout le personnel, les véhicules et les installations nécessaires pour contenir la maladie, ou de mettre en place des barrages et de contrôler la circulation (marquant ainsi de leur empreinte un phénomène dont elles savaient qu'il se produirait de toute façon). En d'autres termes, le déploiement complet des ressources de l'État a en fait commencé par un appel aux efforts volontaires de la population locale. D'une part, une catastrophe d'une telle ampleur met à rude épreuve les capacités de tout État (voir, par exemple, la réponse aux ouragans aux États-Unis). Mais, d'autre part, cela reproduit un modèle courant dans l'art de gouverner chinois, selon lequel l'État central, en l'absence de structures de commandement efficaces, formelles et applicables jusqu'au niveau local, doit plutôt s'appuyer sur une combinaison d'appels à la mobilisation des fonctionnaires et des citoyens locaux, largement diffusés, et d'une série de sanctions infligées après coup aux pires intervenants (sous la forme de mesures de répression de la corruption). La seule réponse vraiment efficace se trouve dans des domaines spécifiques où l'État central concentre l'essentiel de son pouvoir et de son attention – dans ce cas, le Hubei en général et Wuhan en particulier. Au matin du 24 janvier, la ville était déjà complètement fermée, aucun train n'arrivant ou ne sortant près d'un mois après la détection de la nouvelle souche du coronavirus. Les autorités sanitaires nationales ont déclaré que les autorités sanitaires ont la possibilité d'examiner et de mettre en quarantaine toute personne à leur discrétion. Outre les grandes villes de Hubei, des dizaines d'autres villes chinoises, dont Pékin, Guangzhou, Nanjing et Shanghai, ont mis en place des mesures de verrouillage plus ou moins sévères des flux de personnes et de marchandises à l'entrée et à la sortie de leurs frontières.

En réponse à l'appel à la mobilisation de l'État central, certaines localités ont pris des initiatives étranges et sévères. Les plus effrayantes se trouvent dans quatre villes de la province du Zhejiang, où trente millions de personnes ont reçu des passeports locaux, permettant à une seule personne par ménage de quitter son domicile une fois tous les deux jours. Des villes comme Shenzhen et Chengdu ont ordonné que chaque quartier soit bouclé, et ont autorisé la mise en quarantaine d'immeubles entiers pendant 14 jours si un seul cas confirmé de virus y est trouvé. Entre-temps, des centaines de personnes ont été détenues ou condamnées à des amendes pour avoir "répandu des rumeurs" sur la maladie, et certains de ceux qui ont fui la quarantaine ont été arrêtés et condamnés à de longues peines de prison. Les prisons elles-mêmes connaissent maintenant une grave épidémie, en raison de l'incapacité des fonctionnaires à isoler les personnes malades, même dans un environnement littéralement conçu pour faciliter l'isolement. Ce genre de mesures désespérées et agressives reflète celles des cas extrêmes de contre-insurrection, rappelant le plus clairement les actions de l'occupation militaire-coloniale dans des endroits comme l'Algérie ou, plus récemment, la Palestine. Jamais auparavant elles n'avaient été menées à une telle échelle, ni dans des mégalo-poles de ce type qui abritent une grande partie de la population mondiale. La conduite de la répression offre donc une étrange leçon pour ceux qui ont l'esprit de révolution mondiale, puisqu'il s'agit essentiellement d'une répétition de la réaction de l'État.

Incapacité

Cette répression particulière bénéficie de son caractère apparemment humanitaire, l'État chinois étant en mesure de mobiliser un plus grand nombre de locaux pour aider à ce qui est, essentiellement, la noble cause de l'étranglement de la propagation du virus. Mais, comme on peut s'y attendre, ces mesures de répression se retournent toujours contre nous. La contre-insurrection est, après tout, une sorte de guerre désespérée menée uniquement lorsque des formes plus solides de conquête, d'apaisement et d'incorporation économique sont devenues impossibles. C'est une action coûteuse, inefficace et d'arrière-garde, qui trahit l'incapacité profonde de toute puissance chargée de la déployer – qu'il s'agisse des intérêts coloniaux français, de l'imperium américain en

déclin ou d'autres. Le résultat de la répression est presque toujours une seconde insurrection, ensanglantée par l'écrasement de la première et rendue encore plus désespérée. Ici, la quarantaine ne reflétera guère la réalité de la guerre civile et de la contre-insurrection. Mais même dans ce cas, la répression s'est retournée contre elle à sa manière. L'État ayant concentré une grande partie de ses efforts sur le contrôle de l'information et la propagande constante déployée par tous les appareils médiatiques possibles, les troubles se sont largement exprimés sur les mêmes plateformes.

La mort du Dr Li Wenliang, un des premiers à dénoncer les dangers du virus, le 7 février, a secoué les citoyens enfermés dans leurs maisons à travers le pays. Li était l'un des huit médecins arrêtés par la police pour avoir diffusé de "fausses informations" début janvier, avant de contracter lui-même le virus par la suite. Sa mort a déclenché la colère des net-citoyens et une déclaration de regret du gouvernement de Wuhan. Les gens commencent à voir que l'État est composé de fonctionnaires et de bureaucrates maladroits qui ne savent pas quoi faire mais qui ont quand même le visage bien trempé[xvi]. Ce fait a été essentiellement révélé lorsque le maire de Wuhan, Zhou Xianwang, a été contraint d'admettre à la télévision d'État que son gouvernement avait retardé la diffusion d'informations critiques sur le virus après qu'une épidémie se soit déclarée. La tension même causée par l'épidémie, combinée à celle induite par la mobilisation totale de l'État, a commencé à révéler à la population les profondes fissures qui se cachent derrière le portrait de papier mince que le gouvernement brosse de lui-même. En d'autres termes, de telles conditions ont exposé les incapacités fondamentales de l'État chinois à un nombre croissant de personnes qui, auparavant, auraient pris la propagande du gouvernement pour argent comptant.

(twitter) #China CCP's "infection control" propaganda in #Wuhan, locals:

"Ils ne sont là que pour prendre des photos de groupe avec le drapeau du Parti"

"Ils ont enlevé leur EPI après avoir pris la photo. Il utilise des EPI pour essuyer sa voiture !"

"Il vient de jeter son EPI dans une poubelle !" #WuhanCoronavirus

Si l'on pouvait trouver un symbole unique pour exprimer le caractère fondamental de la réponse de l'État, ce serait quelque chose comme la vidéo ci-dessus, tournée par un habitant de Wuhan et partagée avec l'Internet occidental via Twitter à Hong Kong[xvii]. Elle montre essentiellement un certain nombre de personnes qui semblent être des médecins ou des premiers intervenants d'une sorte de vêtement de protection complet prenant une photo avec le drapeau chinois. La personne qui tourne la vidéo explique qu'elle se trouve tous les jours à l'extérieur de ce bâtiment pour diverses séances de photos. La vidéo suit ensuite les hommes alors qu'ils enlèvent leur équipement de protection et restent debout à discuter et à fumer, allant même jusqu'à utiliser une des combinaisons pour nettoyer leur voiture. Avant de partir, l'un des hommes jette sans cérémonie la combinaison de protection dans une poubelle voisine, sans même prendre la peine de la mettre au fond, où elle ne sera pas visible. Des vidéos comme celle-ci se sont rapidement répandues avant d'être censurées – de petites larmes dans le mince voile du spectacle sanctionné par l'État.

À un niveau plus fondamental, la quarantaine a également commencé à voir la première vague de répercussions économiques dans la vie personnelle des gens. L'aspect macroéconomique de cette situation a fait l'objet de nombreux rapports, une baisse massive de la croissance chinoise risquant de provoquer une nouvelle récession mondiale, surtout si elle s'accompagne d'une stagnation continue en Europe et d'une récente baisse de l'un des principaux indices de santé économique aux États-Unis, qui montre une chute soudaine de l'activité commerciale. Partout dans le monde, les entreprises chinoises et celles qui dépendent fondamentalement des réseaux de production chinois examinent désormais leurs clauses de "force majeure", qui permettent de retarder ou d'annuler les responsabilités des deux parties à un contrat commercial lorsque celui-ci devient "impossible" à exécuter. Bien que pour l'instant peu probable, cette simple perspective a provoqué une cascade de demandes de production dans tout le pays. L'activité économique n'a cependant repris que de manière fragmentaire, tout fonctionnant déjà sans problème dans certaines régions et étant encore en pause indéfinie dans d'autres. Actuellement, le 1er mars est devenu la date provisoire à laquelle les autorités centrales ont demandé que toutes les zones situées en dehors de l'épicentre de l'épidémie reprennent le travail.

Mais d'autres effets ont été moins visibles, bien qu'ils soient sans doute beaucoup plus importants. De nombreux travailleurs migrants, y compris ceux qui étaient restés dans leur ville de travail pour le festival de printemps ou qui ont pu rentrer avant la mise en place des différents confinements, sont maintenant coincés dans une dangereuse impasse. À Shenzhen, où la grande majorité de la population est constituée de migrants, les habitants signalent que le nombre de sans-abri a commencé à augmenter. Mais les nouvelles personnes qui apparaissent dans les rues

ne sont pas des sans-abri de longue durée, mais ont plutôt l'apparence d'être littéralement jetées là avec nulle part où aller – elles portent toujours des vêtements relativement beaux, ne savent pas où dormir en plein air ni où trouver de la nourriture. Plusieurs bâtiments de la ville ont connu une augmentation des petits vols, principalement de nourriture livrée aux portes des résidents qui restent à la maison pour la quarantaine. Dans l'ensemble, les travailleurs perdent leurs salaires car la production est au point mort. Les meilleurs scénarios pendant les arrêts de travail sont des quarantaines dormantes comme celle imposée à l'usine Foxconn de Shenzhen, où les nouveaux rentrés sont confinés dans leurs quartiers pendant une semaine ou deux, reçoivent environ un tiers de leur salaire normal et sont ensuite autorisés à retourner à la chaîne de production. Les entreprises plus pauvres n'ont pas cette possibilité, et la tentative du gouvernement d'offrir de nouvelles lignes de crédit bon marché aux petites entreprises ne servira probablement pas à grand chose à long terme. Dans certains cas, il semble que le virus va simplement accélérer les tendances préexistantes en matière de délocalisation des usines, car des entreprises comme Foxconn augmentent leur production au Vietnam, en Inde et au Mexique pour compenser le ralentissement.

La guerre surréaliste

Entre-temps, la réaction précoce maladroite au virus, la dépendance de l'État à l'égard de mesures particulièrement punitives et répressives pour le contrôler, et l'incapacité du gouvernement central à coordonner efficacement les différentes localités pour jongler simultanément avec la production et la quarantaine sont autant de signes qu'une profonde incapacité demeure au cœur de l'appareil d'État. Si, comme l'affirme notre ami Lao Xie, l'administration Xi a mis l'accent sur la "construction de l'État", il semblerait qu'il reste beaucoup à faire à cet égard. Dans le même temps, si la campagne contre COVID-19 peut également être considérée comme une course à vide contre l'insurrection, il est à noter que le gouvernement central n'a la capacité d'assurer une coordination efficace que dans l'épicentre du Hubei et que ses réponses dans d'autres provinces – même dans des endroits riches et bien considérés comme Hangzhou – restent largement non coordonnées et désespérées. Nous pouvons considérer cela de deux façons: premièrement, comme une leçon sur la faiblesse qui sous-tend les limites du pouvoir de l'État, et deuxièmement, comme une mise en garde contre la menace que représentent encore les réponses locales non coordonnées et irrationnelles lorsque l'appareil d'État central est débordé.

Ce sont là des leçons importantes pour une époque où la destruction causée par une accumulation sans fin s'est étendue à la fois vers le haut dans le système climatique mondial et vers le bas dans les substrats microbiologiques de la vie sur Terre. De telles crises ne feront que se multiplier. Alors que la crise séculaire du capitalisme prend un caractère apparemment non économique, de nouvelles épidémies, famines, inondations et autres catastrophes "naturelles" seront utilisées pour justifier l'extension du contrôle de l'État, et la réponse à ces crises sera de plus en plus l'occasion d'exercer des outils nouveaux et non éprouvés de contre-insurrection. Une politique communiste cohérente doit saisir ces deux faits ensemble. Sur le plan théorique, cela signifie comprendre que la critique du capitalisme s'appauvrit chaque fois qu'elle est coupée des sciences dures. Mais au niveau pratique, cela implique aussi que le seul projet politique possible aujourd'hui est celui qui est capable de s'orienter sur un terrain défini par un désastre écologique et microbiologique généralisé, et d'opérer dans cet état perpétuel de crise et d'atomisation.

Dans une Chine en quarantaine, nous commençons à entrevoir un tel paysage, du moins dans ses grandes lignes: des rues vides en fin d'hiver, dépoussiérées par la moindre pellicule de neige intacte, des visages éclairés par téléphone qui regardent par les fenêtres, des barricades fortuites où travaillent quelques infirmières ou policiers ou des bénévoles ou simplement des acteurs rémunérés chargés de hisser des drapeaux et de vous dire de mettre votre masque et de rentrer chez vous. La contagion est sociale. Il n'est donc pas vraiment surprenant que la seule façon de la combattre à un stade aussi avancé soit de mener une sorte de guerre surréaliste contre la société elle-même. Ne vous rassemblez pas, ne provoquez pas le chaos. Mais le chaos peut aussi se construire dans l'isolement. Alors que les fours de toutes les fonderies se refroidissent pour devenir des braises doucement crépitantes puis des cendres refroidies par la neige, les nombreux petits désespoirs ne peuvent s'empêcher de sortir de cette quarantaine pour se transformer en un chaos plus grand qui pourrait un jour, comme cette contagion sociale, s'avérer difficile à contenir.

Notes

[i] Une grande partie de ce que nous allons expliquer dans cette section est simplement un résumé plus concis des propres arguments de Wallace, destiné à un public plus large et sans qu'il soit nécessaire de "faire valoir" les arguments d'autres biologistes par l'exposé d'une argumentation rigoureuse et de preuves étendues. Pour ceux qui

voudraient contester les preuves de base, nous nous référons tout au long du texte aux travaux de Wallace et de ses compatriotes.

[ii] Robert G Wallace, *Big Farms Make Big Flu: Dispatches on Infectious Disease, Agribusiness, and the Nature of Science*, Monthly Review Press, 2016. p.52

[iii] *Ibid*, p.56

[iv] *Ibid*, p. 56-57

[v] *Ibid*, p.57

[vi] Cela ne veut pas dire que les comparaisons entre les États-Unis et la Chine d'aujourd'hui ne sont pas également instructives. Comme les États-Unis ont leur propre secteur agro-industriel massif, ils contribuent eux-mêmes de manière considérable à la production de nouveaux virus dangereux, sans parler des infections bactériennes résistantes aux antibiotiques.

[vii] Voir: Brundage JF, Shanks GD, "What really happened during the 1918 influenza pandemic ? The importance of bacterial secondary infections" (L'importance des infections bactériennes secondaires). *The Journal of Infectious Diseases*. Volume 196, numéro 11, décembre 2007. pp. 1717-1718, réponse de l'auteur 1718-1719 ; et: Morens DM, Fauci AS, "The 1918 influenza pandemic: Insights for the 21st century". *The Journal of Infectious Diseases*. Volume 195, numéro 7, avril 2007. pp 1018-1028

[viii] Voir la rubrique "Picking Quarrels" dans le deuxième numéro de notre revue: <<http://chuangcn.org/journal/two/picking-quarrels/>>

[ix] À leur manière, ces deux voies de production de la pandémie reflètent ce que Marx appelle la subsomption "réelle" et "formelle" dans la sphère de production proprement dite. Dans la subsomption réelle, le processus de production proprement dit est modifié par l'introduction de nouvelles technologies capables d'intensifier le rythme et l'ampleur de la production – de la même manière que l'environnement industriel a modifié les conditions de base de l'évolution virale, de sorte que de nouvelles mutations sont produites à un rythme plus soutenu et avec une plus grande virilité. Dans la subsomption formelle, qui précède la subsomption réelle, ces nouvelles technologies ne sont pas encore mises en œuvre. Au lieu de cela, les formes de production existantes sont simplement rassemblées dans de nouveaux lieux qui ont une certaine interface avec le marché mondial, comme dans le cas des travailleurs sur métiers à main qui sont placés dans un atelier qui vend leur produit avec un bénéfice – et cela est similaire à la façon dont les virus produits dans un cadre "naturel" sont sortis de la population sauvage et introduits dans les populations domestiques via le marché mondial.

[x] Cependant, c'est une erreur d'assimiler ces écosystèmes à des écosystèmes "préhumains". La Chine en est un parfait exemple, car nombre de ses paysages naturels apparemment "primitifs" étaient en fait le produit de périodes d'expansion humaine beaucoup plus anciennes qui ont anéanti des espèces autrefois communes sur le continent est-asiatique, comme les éléphants.

[xi] Techniquement, il s'agit d'un terme général désignant environ 5 virus distincts, dont le plus mortel est lui-même simplement appelé virus Ebola, anciennement virus du Zaïre.

[xii] Pour le cas spécifique de l'Afrique de l'Ouest, voir: RG Wallace, R Kock, L Bergmann, M Gilbert, L Hogerwerf, C Pittiglio, Mattioli R et R Wallace, "Did Neoliberalizing West African Forests Produce a New Niche for Ebola," *International Journal of Health Services*, Volume 46, Number 1, 2016 ; et pour un aperçu plus large du lien entre les conditions économiques et le virus Ebola en tant que tel, voir Robert G Wallace et Rodrick Wallace (Eds), *Neoliberal Ebola: Modelling Disease Emergence from Finance to Forest and Farm*, Springer, 2016 ; Et pour l'exposé le plus direct du cas, bien que moins savant, voir l'article de Wallace, lié ci-dessus: "Neoliberal Ebola: the Agro-economic Origins of the Ebola Outbreak", *Counterpunch*, 29 juillet 2015. <<https://www.counterpunch.org/2015/07/29/neoliberal-ebola-the-agro-economic-origins-of-the-ebola-outbreak/>>

[xiii] Voir Megan Ybarra, *Green Wars: Conservation and Decolonization in the Maya Forest*, University of California Press, 2017.

[xiv] Il est certainement incorrect de laisser entendre que tout le braconnage est mené par la population rurale pauvre locale, ou que toutes les forces de gardes forestiers des forêts nationales des différents pays opèrent de la même manière que les anciens paramilitaires anticomunistes, mais les confrontations les plus violentes et les cas

les plus agressifs de militarisation des forêts semblent tous suivre essentiellement ce schéma. Pour un large aperçu du phénomène, voir le numéro spécial 2016 de Geoforum (69) consacré à ce sujet. La préface se trouve ici: Alice B. Kelly et Megan Ybarra, " Introduction to the themed issue: 'Green security in protected areas' ", Geoforum, Volume 69, 2016. pp.171-175. <http://gawsmith.ucdavis.edu/uploads/2/0/1/6/20161677/kelly_ybarra_2016_green_security_and_pas.pdf>

[xv] De loin la plus faible de toutes les maladies mentionnées ici, son taux de mortalité élevé est en grande partie le résultat de sa propagation rapide à un grand nombre d'hôtes humains, ce qui a entraîné un nombre élevé de décès en chiffres absolus malgré un taux de mortalité très faible.

[xvi] Dans une interview podcast, Au Loong Yu, citant des amis sur le continent, déclare que le gouvernement de Wuhan est effectivement paralysé par l'épidémie. Au suggère que la crise ne déchire pas seulement le tissu social, mais aussi la machine bureaucratique du PCC, qui ne fera que s'intensifier à mesure que le virus se répandra et deviendra une crise de plus en plus grave pour les autres gouvernements locaux du pays. L'interview est réalisée par Daniel Denvir de The Dig, publiée le 7 février: <https://www.thedigradio.com/podcast/hong-kong-with-au-loong-yu/>

[xvii] La vidéo elle-même est authentique, mais il convient de noter que Hong Kong a été un foyer particulier d'attitudes racistes et de théories de conspiration à l'égard de la Chine continentale et du PCC, de sorte qu'une grande partie de ce qui est diffusé sur les médias sociaux par les Hongkongais au sujet du virus devrait être soigneusement vérifié.